

RAMBO ET LES JAUNES

Les deux hommes ouvraient la route du cortège dans une voiture banalisée. Tout en scrutant les bas-côtés, ils conversaient :

« Colonel, vous ne trouvez pas que le président est un peu bizarre ? Il est agité, et puis le regard, vous avez vu son regard ? Et je trouve qu'il a beaucoup maigri.

- Tu sais Johnny, il n'a pas dormi depuis 96 heures. Le parcours mémoriel, les allers-retours à Paris, il y a de quoi vous user un homme. Et le soir, au lieu de prendre un peu de repos, il twitte avec Trump jusqu'à plus d'heure. Hier il était en Argentine, aujourd'hui, il est allé voir les vitrines brisées sur les Champs Élysées et les grilles arrachées de je ne sais plus quelle préfecture. Mais tu as raison, il faut faire attention, il ne faudrait pas qu'il nous pète un plomb. »

Alors que tout allait bien, la voiture se trouva arrêtée par un barrage fait de palettes en feu, de vieux pneus, et d'une barrière de chantier. Autour du barrage, quelques femmes et quelques hommes qui avaient revêtu le gilet jaune de sécurité obligatoire. Ils avaient dressé une table sur des tréteaux, avec tout ce qu'il faut pour saucissonner. Le plus jeune sortit de la voiture, et alla parlementer avec l'un des hommes qui tenaient le barrage. Il revint rendre compte à son compagnon, qui était manifestement son supérieur.

« Il a dit : On ne passe pas. Colonel, est-ce que je peux ? Je peux lui p... la g... ? Dites oui, oh dites oui colonel, ça me soulagerait...

- Johnny mon petit, n'oublie pas que nous assurons la sécurité du président. Nous devons être irréprochables. Tu as vu ce qui est arrivé à Alexandre ? »

En même temps, le Colonel communiquait avec la voiture présidentielle et recevait à l'oreillette des instructions.

« On a ordre de ne pas bouger. Il veut descendre ! Tu parles, ça va encore nous simplifier la tâche. Je leur ai dit que c'était un barrage des gilets jaunes, mais le président veut aller voir lui-même, il veut aller au contact. Interdiction d'intervenir.

- Alors on laisse faire ?

- Oui, on laisse faire, mais on contrôle.

- On contrôle que dalle !

- Ce sont les ordres, sergent. »

Le président était donc descendu de sa voiture, sans escorte, comme il l'avait exigé, et interrogea l'homme en gilet jaune qui interdisait le passage.

« Il paraît que vous avez dit : On ne passe pas ! Vous savez que cela me fait chaud au cœur. C'est ce que disaient nos glorieux ancêtres à Verdun !

- Vous y étiez ?

- Non, mais j'en viens. Et vous êtes là depuis longtemps ?

- Ça fait deux jours.

- Deux jours sous la pluie, dans le froid, et pas rasés ! Je suis fier de vous, soldats, vous êtes dignes des poilus de 14 ! ».

Le président était enthousiasmé.

« Vous avez même des maillots jaunes, c'est bien, les maillots jaunes. Les maillots jaunes dans le vélo, c'est comme les premiers de cordée chez les alpinistes. Et j'aime les premiers de cordée ! Il faut toujours suivre les premiers de cordée, et du reste, je suis moi-même un premier de cordée. »

Il avait aperçu au loin un cordon de CRS :

« - Je les vois, ceux d'en face. Ils ne passeront pas, je vous fais entièrement confiance. Mais vous devriez attaquer. Il ne faut pas rester dans l'immobilisme. L'immobilisme, cela fait trente ans qu'on en crève de l'immobilisme. Attaquez !

- On a bien essayé, mais ils nous ont envoyé les gaz.

- Où sont vos camarades ? »

Quelques autres gilets jaunes s'approchèrent. Le président avisa une femme, enjouée, la petite cinquantaine (la toute petite cinquantaine, je me hâte de le préciser).

« Hé bien la Madelon, viens nous servir un vin chaud. Rien de tel que le pinard pour tenir ! Je l'ai dit, j'en bois tous les jours, midi et soir. Hé, Madelon !

- Je ne m'appelle pas la Madelon, je m'appelle Jacqueline. Et puis, Monsieur le Président, je trouve que ces familiarités sont un peu déplacées.

- Allons, Madelon, viens nous servir à boire, et ne m'appelle pas Monsieur le Président. Nous ne

sommes pas à l'Élysée, nous sommes au front, en première ligne. Je suis le Chef des armées, ici on m'appelle « Mon Général ».

Dans la voiture, les deux hommes étaient perplexes.

« Qu'est-ce qu'on fait, colonel ? - Rien, Johnny, j'attends les ordres, s'il y en a... J'ai peur qu'il nous fasse une imprudence. Tu sais, il est épuisé, vidé, lessivé. Tu te souviens du sergent Clark ?

- Oui, il avait passé quatre jours, caché dans une rizière, et ça lui avait cramé les neurones ; après, il se croyait assiégé par Sitting Bull et il attendait Custer avec le 7e de cavalerie.

« Soldats, ceux d'en face ont de l'artillerie lourde. Il faut vous mettre à couvert ! », déclara le président.

Les gilets jaunes se regardaient, ahuris. C'est alors que le colonel Trautman sortit de la voiture et intervint discrètement. Il dit à celui qui tenait le barrage

« Tout va bien se passer, le président est très fatigué, soyez gentil, ne le contrariez pas et entrez dans son jeu. »

Le Gilet Jaune, qui n'était pas un mauvais bougre, accepta de jouer le jeu, et donnait même l'impression de vouloir en rajouter.

« - On voudrait bien se protéger, Mon Général, mais comment ?

- Comment ? He bien, il faut vous dissimuler, ne plus offrir de prise aux tirs, il faut vous enterrer, creuser des tranchées ».

Et il désigna une pelleteuse qui était garée un peu plus loin (on procédait à des travaux d'adduction d'eau) :

« Vous avez tout ce qu'il faut pour creuser un boyau. Il n'y a personne ici qui sache conduire cet engin ?

- Ben, M'sieur le Général, on n'a pas les clés.

- Et alors, vous ne savez pas démarrer sans les clés, vous savez, deux fils que l'on dénude et que l'on met en contact ?

- Pas sûr, sur les derniers modèles il y a des anti-démarrages électroniques. Les casseurs, ça, ils savent vous démarrer une pelleteuse, mais nous... Moi par exemple, je suis courtier en vins, alors... »

Mais le président n'avait pas attendu la réponse, il avait sauté dans la cabine et hurlait : « les clés étaient sous le siège, les clés étaient sous le siège ! »

Il avait trouvé le bouton de démarrage (car on ne tourne pas la clé, on appuie sur un bouton), et le moteur tournait. L'ennui, c'est qu'une pelleteuse, c'est un peu plus compliqué à conduire qu'une automobile. Le président agitait frénétiquement toutes les manettes. Le pire était à craindre. Le plus jeune des deux hommes dit à l'autre :

« Colonel, il va faire une connerie. Qu'est-ce qu'on fait, Colonel ? Rien, Johnny. C'est trop tard.

C'est lui le président, c'est lui le chef, qu'il se démerde, mais nous, on est foutus.

- Foutus ? Mais avec les Viets, on s'en est sortis ! Les Jaunes, ça nous connaît.

- Oui, mais c'était des Viets. Tu n'as pas vu le petit vieux avec sa casquette à carreaux ? Il a tout filmé avec son téléphone, et là c'est déjà diffusé sur les réseaux.

- Colonel, vous auriez dû me le dire, je serais allé lui p... la g....

- Non mon petit, on ne pouvait pas bouger, on avait des ordres. Mais nous, je te le dis, on est foutus. »

Adapté des *Mémoires du Colonel Samuel Trautman*, traduit de l'anglais par Philippe Rouyer, dec. 2018.